



FOLON
BURY
45
(par PUISEAUX)

Julio Cortazar
Place du
général Beuret
Paris 15

BC-A-Fol

Le 28 Décembre 1967

LA VIE SENTIMENTALE
DE J. M. FOLON



Jean Michel FOLON, l'auteur des dessins présentés ici, est né à Bruxelles en 1934; il a abandonné ses études d'architecture pour le dessin et vit aujourd'hui à Paris. Ses dessins qui, le plus souvent, sont en couleur, sont inspirés avant tout par l'énorme absurdité du destin. « L'humour, dit Folon, c'est le refus de parler tragiquement des choses tragiques. » En essayant de présenter au lecteur un « portrait » de l'artiste, nous obéissons presque à cette pensée.

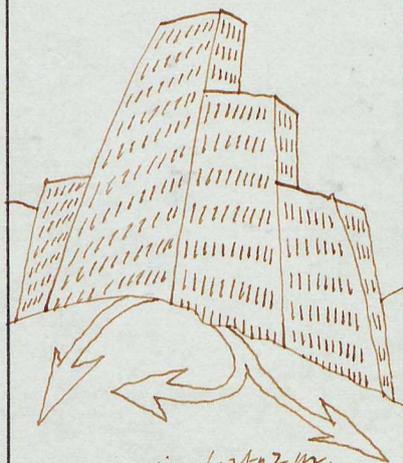
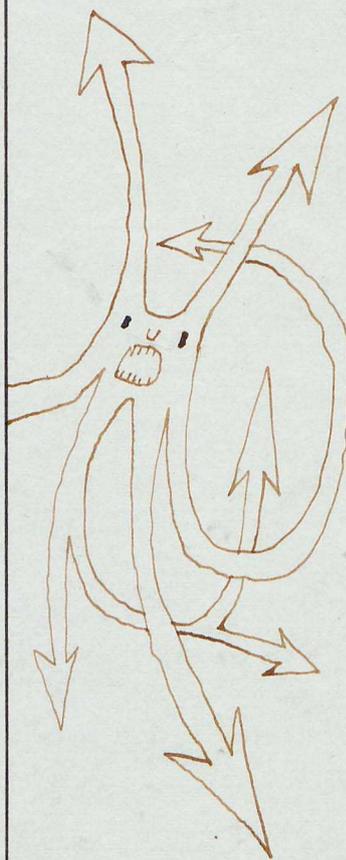
Ses dessins ont paru dans de nombreuses revues, en particulier HOLIDAY, FORTUNE, GRAPHIS et THE NEW YORKER pour lequel il a réalisé des couvertures en couleur.

En 1965 il obtient en Italie le grand prix de la « IIIème Triennale de l'Humour dans l'art », et en 1966 le « Certificat du Mérite » de l'Art Directors Club de New York. En 1967 il expose à la « Vème Biennale de Paris », collabore au film de William Klein, « Qui es-tu, Polly Magoo? », et réalise avec Alain Resnais un film de deux minutes, « Le Cri ». Il prend part aux recherches audio-visives de la compagnie théâtrale de Jean-Marie Serreau - André Perinetti, et commence sa collaboration régulière avec Olivetti pour qui il a déjà dessiné de nombreuses affiches et illustré la plaquette « Le Message » en collaboration avec Giorgio Soavi. Du « Message » Folon et Giulio Gianini ont tiré un film de trois minutes.

1968: il réalise un dessin animé pour le Service de Recherche de la Télévision française; il peint sur verre un billard électrique lumineux pour le film de William Klein « Mister Freedom »; il dessine une plaquette publiée par le Musée d'Art moderne de New York; il réalise, pour la Triennale de Milan, une surface de 36 mètres carrés animée par plus de 500 points lumineux et peinte sur polyester.

En décembre de la même année, il expose à la « Galerie de France » à Paris.

En 1969 il expose pour la première fois à New York, à la Lefebvre Gallery.



*Un jour Julio Cortázar
M'a dit pour la belle
livre, qui lui aussi part
dans toutes les directions -
je le regarde un peu chaque
jour - encore pour longtemps
s'aspire, qu'on se verra
cette année, si bientôt
quelque part - en nuit
FOL 14*

La première ébauche, sentiments compris, de la vie de JMF a lieu à Paris, au cours d'un cocktail de la Esso Petrol Progrès, et comporte tous les ingrédients d'une histoire d'amour complète entre l'adolescent, JMF, et la jeune fille, Colette, qui est aujourd'hui sa femme.

L'une des caractéristiques les plus marquantes de JMF étant la pudeur, nous ne saurons jamais les détails romantiques de ce qui a été et est encore l'un des amours les plus purs de notre siècle; d'ailleurs la Esso Petrol Progrès a toujours refusé d'en parler à la presse, soit pendant le cocktail soit depuis. Cependant il existe un document sur ce grand cri d'amour: une aquarelle faite des années plus tard, et qui représente un homme qui, la bouche ouverte et le bras levé, indique la forme lointaine de la lune dans le ciel. L'on dirait même que la lune, blanche et ronde, est autant dans sa bouche stupéfaite que dans le ciel. Dans ce petit dessin existe déjà de façon autonome le type d'homme qui est caractéristique, désormais, de l'art de JMF. Il s'agit d'un être généralement sans cou, vêtu d'une salopette, et qui tourne dans une ville, ou y entre, ou en sort. Mais, même quand il se décide à s'éloigner de la ville, il ne s'en va jamais dans un lieu de villégiature pour se dévêtir, se baigner et se détendre; ses actes ne sont jamais nerveux; jamais. Au contraire, s'il se mettait à crier au secours, il étonnerait ou ferait rire. Les personnages de JMF errent donc éternellement dans la ville et suivent, consciemment peut-être, un itinéraire routier encombré de flèches surmontées ou entourées d'énormes sens interdits — comme ce fut le cas, une fois pour toutes, pour les troupes fédérales encerclées à Fort Alamo. Il s'agit d'être modernes qui n'ont encore jamais eu une pensée, un faible pour une

Ces dessins de Jean Michel Folon, exécutés pour l'Agenda Olivetti 1969, sont publiés par la Direction des Relations Culturelles, Design Industriel, Publicité de C. Olivetti & C., S.p.A.

Maquette graphique de Enzo Mari.

Copyright by Olivetti 1968

vitrine ou pour un verre de blanc de blanc; s'ils lèvent la tête, c'est pour scruter le sommet d'un quelconque monument équestre consacré à d'autres flèches encore, dont ils suivent la direction sans trop s'en faire.

La journée — que dis-je, la vie entière — de ses personnages est consacrée à la digestion de symboles qui, étant donnée la situation, constituent leur seul produit comestible. Il ne semble pas qu'ils aient jamais rencontré, chemin faisant, ni chat ni chien ni fiancée ni rien. Le cas est curieux. Folon imprime dans notre mémoire une espèce humaine qui lui appartient. Regardons quelques-uns de ses acteurs: le Père Noël, Mafia, Métamorphose, Message, Portemanteau, Déménagement: ils disposent tous d'un décor tout à fait limité, de fort peu de vêtements et ils n'ont pas toujours un manteau; ils vivent dans des lieux réduits au minimum, sinon à zéro; par surcroît, ils réagissent avec perplexité à leurs propres actes. Leur genre de perplexité contamine les villes, les maisons, les rues et les monuments autour desquels ils surgissent. Ce fait de « surgir » est sans doute la plus belle et la plus pathétique de toutes ses inventions; au point que souvent la feuille, avec son histoire, commence par une simple ligne horizontale et tremblante qui coupe le paysage. Ce n'est que peu à peu que paraissent une tête, une main, le soleil. Et quand le personnage surgit tout entier nous poussons un soupir, tout à fait bien disposés mais un peu exténués. Sa mise en scène dicte ce rythme; et son jeu est de nous donner par bribes les fragments d'un tout.

* * *

Nous avons passé un certain été dans une belle maison de Leo Lionni à San Salvatore dei Fieschi en Ligurie. JMF ne voyait jamais la mer; il contemplait uniquement une boîte en carton dans laquelle il y avait une vingtaine de petites bouteilles d'encre de Chine. Il travaillait à une série d'illustrations pour un calendrier fort important que ces clients américains devaient par la suite lui rendre avec mille excuses, complètement ahuris. Pendant deux mois il ne regarda aucune couleur en dehors de celles qu'il dissolvait avec une rapidité de tortue sur un rectangle de papier à dessiner de 18x24; jour après jour, sur ces feuilles, naissait une forêt de couleurs tropicales, solaires, automnales, nocturnes mais électriques, nébuleuses mais bien bleues. La série entière des saisons de l'année était illuminée par un fond de couleur soutenu par un autre fond de couleur qui le rendait lumineux et impossible à reproduire; à la fin, après avoir tant dessiné le soleil il finit par faire naître le printemps, qui portait en soi les couleurs les plus violentes.

Sa femme Colette rentrait de la mer avec leur fils François, tous deux

cuits, chargés et gavés de soleil, tandis que Jean Michel, avec son regard ineffable et sa peau de détenu à peine libéré, demandait un peu de nourriture. Comme ils étaient heureux ensemble. Un matin, Colette décida de ne pas aller à la mer. Toute la famille resta enfermée dans la salle de bains. Moi je tournais nerveusement dans la maison, mais personne ne s'occupa de moi.

Quand, au bout de quelques heures, je les revis, Jean Michel avait rajeuni mais était encore plus blanc et plus détenu que jamais. Colette lui avait coupé les cheveux; il y en avait des tas sur le dallage de la salle de bains, et comme le lendemain et les jours d'après Colette, comme moi, avait autre chose à faire — nous passions nos journées à la mer — les cheveux de JMF restèrent sans jamais se faner sur les dalles de la salle de bains.

Puis, un soir, vint la contribution, la petite poussée, de JMF aux problèmes si complexes de l'art contemporain. A Milan, ville qui était devenue sienne comme elle l'était devenue jadis pour le capitaine Stendhal, nous étions dans une belle maison du Corso Venezia, chez Rosellina Archinto.

JMF avait beaucoup apprécié l'invitation à dîner mais, toujours par pudeur, il ne commençait ni ne finissait jamais ce qu'il avait dans son assiette ou dans son verre. Assis à table, plein de bonne humeur, tout le distrairait profondément. Et surtout un demi verre d'eau. Le demi verre d'eau le fascinait au plus haut point lorsqu'il se renversa, un peu plus tard, sur la nappe et, de biais, sur le parquet et les vêtements.

Une table mise pour le dîner, une pomme à éplucher ou à mordre, une salle de bains, une petite feuille de papier — vue de face ou de profil — un paquet, pour ne rien dire d'un oeil ou d'un nez, avaient toujours sur lui le même pouvoir somnifère et stimulant.

Avant de passer au salon, où il fut plus tard le protagoniste absolu d'une dramatique partie de « crachage dans l'océan », il fut attiré par un grand tableau qui représentait un dessin préliminaire pour un grand monument d'Andrea Cascella qui devait être réalisé en pierre et qui gisait là, abandonné ou oublié, dans une plaine sans fin.

Ses proportions le faisaient ressembler à une des gigantesques sculptures de l'Île de Pâques. Folon ne parvenait pas à détacher ses yeux du tableau. Puis, extasié, il se fit donner un crayon et il dessina sans la moindre hésitation, sur la vitre, son type habituel d'homme en train de pousser la lourde image hors de son cadre vers un autre paysage.

* * *

Son émerveillement n'a pas de bornes. L'apparition d'un objet géométrique, d'une sphère, d'un triangle, d'un cercle, produit en lui la plus énorme stupeur; créateur d'un dy-

namisme lent d'histoires, il est rapide et gai lorsqu'il les suggère; sur le sens du mot « mafia », il a construit l'an dernier une histoire grotesque, glacée et autoritaire, de premier ordre.

* * *

Après les événements de mai 68 à Paris, nous nous sommes téléphonés. Il était au lit. Il m'a demandé s'il faisait beau à Milan et si j'étais en pleine forme. Sans les voix, c'eût été un dialogue de Hemingway. Je répondis que j'avais très envie de le voir et encore davantage de revoir Paris.

— Comment est-ce à présent? C'est tranquille? On peut venir?

— C'est parfait, répondit-il; si tu viens en train on pourrait se voir tout de suite à la Gare de Lyon, puisqu'elle te plaît tant. Elle te plaît toujours?

— Oui, toujours, j'aime le restaurant là-haut. Elle plaisait aussi beaucoup à Giacometti, tu te souviens?

— C'est vrai. C'est un endroit merveilleux. Non, maintenant Paris est parfait. Tu as des valises? Tu devrais seulement y ajouter un masque à gaz. Je ne te conseillerais pas de le mettre dès Milan, seulement à Paris au moment de sauter du train, juste quand tu donnes tes bagages au porteur.

— Et après?

— Après on va au restaurant de la gare et tu peux l'enlever un moment pour faire ta commande.

— Le garçon aura un masque lui aussi?

— Oui.

— Et toi?

— Oh oui, moi aussi j'en aurai un.

— Tu crois que nous pourrions...

— Quoi?

— Manger le camembert et le brie?

— C'est mieux sans masque. A moins que tu n'aies un masque du genre français. A propos, il est de quelle couleur le tien?

— D'aucune couleur, de la couleur habituelle du caoutchouc, je ne sais pas, gris.

— Oui il vaut mille fois mieux être anonyme.

* * *

J'allai à Paris avec Gae Aulenti à qui j'avais décidé de le présenter. Mais je ne savais pas que j'allais me perdre avec mes propres mains. Nous courions quelque part en taxi avec JMF quand Gae, allongée sur le siège, enivrée, dit avec ce ton qu'elle a de torpeur décidée et sans appel: « Celui-là, je me l'achète ».

Elle s'étira soigneusement, alluma une Pall Mall, et s'écria joyeusement: « Comme ça, après, il sera à moi ».

Je me rendis compte ainsi qu'il plaisait, et même beaucoup; et je n'y étais pas préparé. Cela arrivait de plus en plus souvent: on l'arrêtait dans la rue avec des prétextes anodins, on lui demandait s'il était tel ou tel célèbre danseur de ballet russe, ou tel ou tel pilote de catégorie I, ou un acteur quelcon-

que. On voulait des autographies, on le harcelait, pendant que lui, gentiment, m'indiquait en disant: « Mais vous ne voyez pas là le bien plus célèbre Paderewsky? » Ça ne prenait pas. C'est lui qu'ils voulaient. C'était un drame de se promener en ville. De plus en plus souvent, je pensais à la phrase de Gae qui avait décidé avec la plus grande simplicité de procéder à l'achat de JMF parce que, comme ça, il serait à elle après.

* * *

Je suis encore en train de m'y habituer. En promenade ou au restaurant, plongés dans le genre de torpeur qui fait fermer les yeux à moitié de plaisir même aux bradypes, cet animal qui reste sur une plante et qui te regarde pendant une heure et demie avec la douceur de l'antiquité, nous sommes unis dans le désastre de son succès. S'il y a une femme dans les alentours, elle s'y essaiera, et lui la laissera faire. Moi je suis en train de m'y habituer, mais à chaque fois une flèche me traverse de part en part. C'est de la jalousie pure. En attendant, son visage effilé de matador est déjà englouti et enveloppé dans un grand baiser féminin. Les longs bras de JMF dans un pullover de laine bleu marine un peu décoloré pendent, inertes; son long dos courbe, maigre et tendu comme le meilleur des arcs apaches laisse à présent voir la fameuse épingle de nourrice qui, attachée au maillot, retient son pantalon mou de velours marron à larges côtes qui sans elle tomberait tout le temps par terre.

* * *

S'il n'y a pas de femmes dans les parages, nous essayons de nous reposer.

Vers huit heures le dîner, à neuf heures un sommeil accablant.

— Nous sommes deux noctambules, dit Folon; tu ne comprends pas? Noctambules.

— Comprends pas. J'ai trop sommeil.

— Je vais te l'épeler, comme un télégramme: tu n'as jamais expédié un télégramme? N comme Noctambule, O comme Octambule, C comme Conciliabule, T comme Toporbul, A comme Alechinskybule, M comme Mandibule, B comme Bougainvillébule.

— L'U de Noctambule ne serait pas par hasard Uxoricidebule?

— Mais bien sûr! comment tu as fait pour t'en souvenir? De toute manière, après il y a L comme Libellule, E comme Epathobule.

— Tu es parfait, murmurai-je; comme c'est agréable d'épargner son énergie.

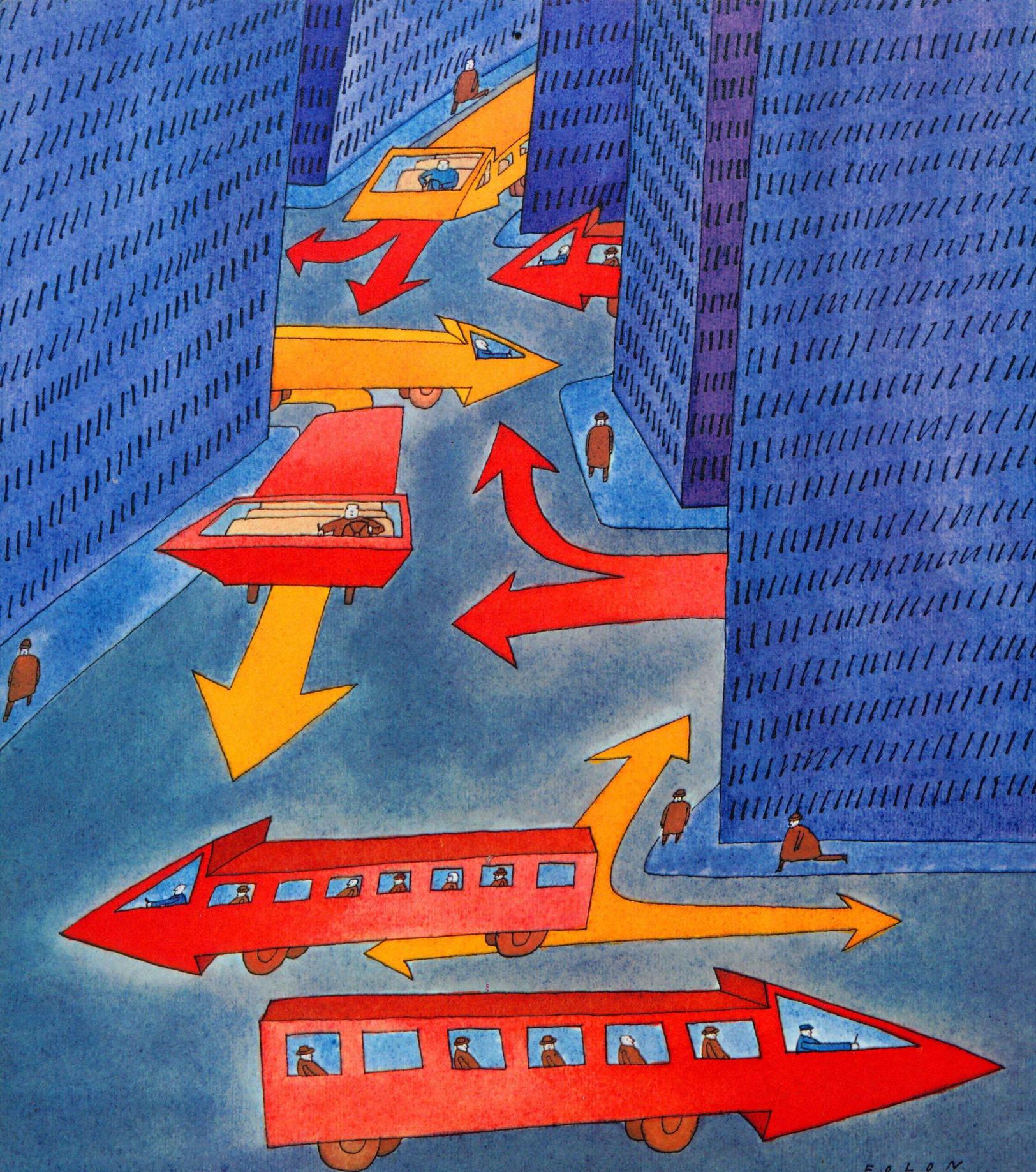
— Energiebule, murmura-t-il.

Nous sommes tombés sur le premier banc venu et nous nous sommes endormis aussitôt. Les gens qui se promènent dans une ville ne savent pas comment sont faits les artistes ni comment qualifier leur vitalité.

Giorgio Soavi

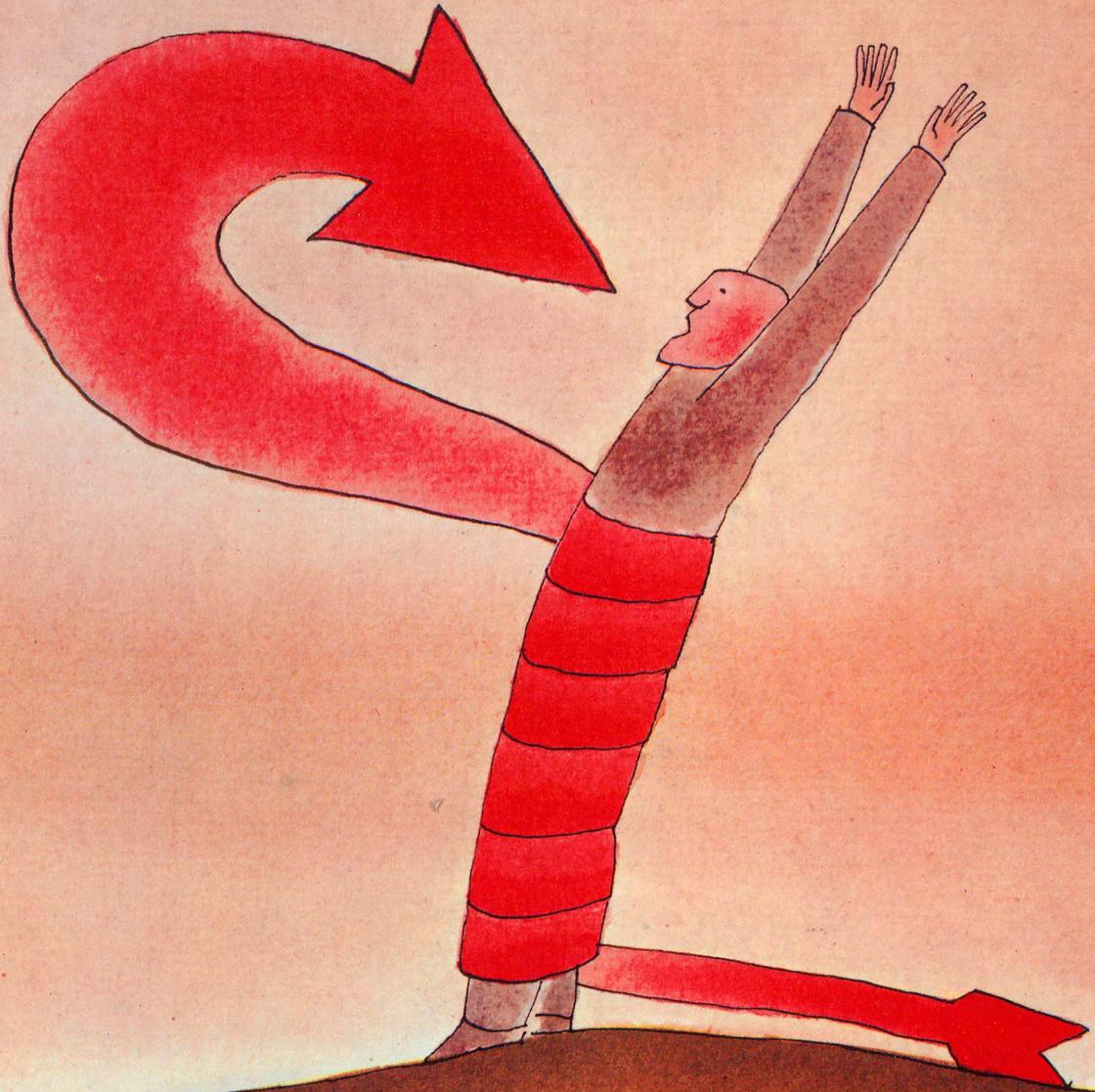


FOLON





FOLON



FOLON



FOLAN



F O L O N



FOLSON



FOLON



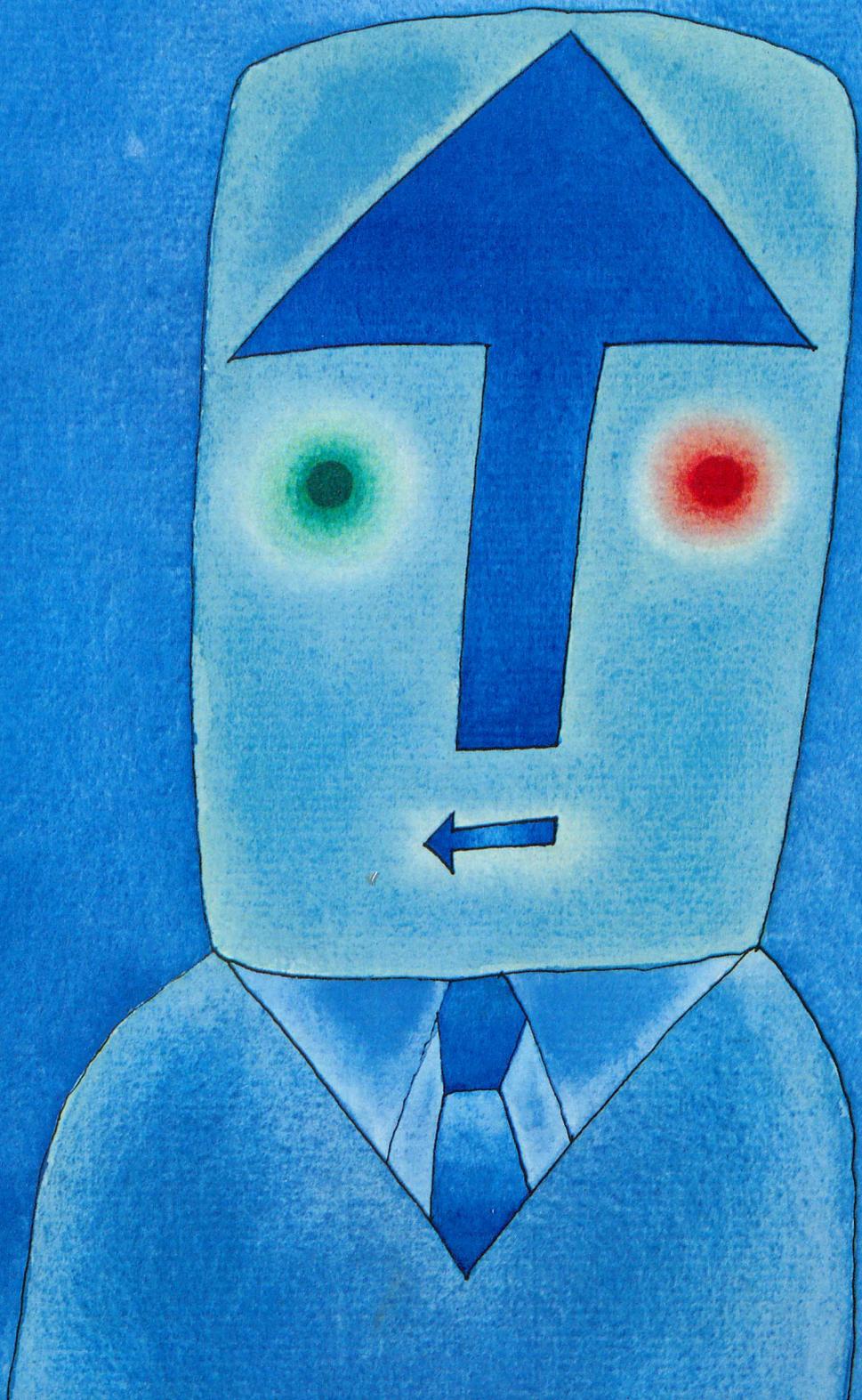
FOLON



F O L O W



F. S. L. O. N



FOLON